

Richard Abibon

Quelques comparaisons mythologiques en réflexions sur un voyage au Népal

Richard Abibon	1
Mort et immortalité, meurtre du fils, meurtre du père.....	2
Ganesh comme Oedipe	6
Hanuman le fidèle.....	10
L'étalage de la différence sexuelle.....	16
Le sexe des lions	22
Jalousie fraternelle.....	27
Vishnou jaloux	28
Krishna comme Jésus.	36
Krishna comme Ganesh.....	37
Se faire la mère	40
Lakshmi, Déesse de la beauté et de la Fortune	40
La Kumari.....	47
Le Népal d'aujourd'hui.....	48
De l'hindouisme au bouddhisme	32
En quoi suis-je concerné ?	51

Mort et immortalité, meurtre du fils, meurtre du père



Cour du palais royal de Katmandou : le poteau du sacrifice, où l'on attache le buffle.

Au Népal, aujourd'hui encore, on sacrifie des buffles, au temple ou dans la cour de l'ex-palais royal.

L'esprit de la mort vient chercher l'âme des vivants sur un buffle. C'est pourquoi on sacrifie des buffles : dupe et non-dupe de la mesure, on espère ainsi qu'un jour, il n'y a aura plus de buffles pour amener la mort.



J'ai aussitôt fait le rapport avec cette histoire que l'on raconte en Chine sur la fin de Lao Tseu. Il est parti vers l'ouest sur un buffle, et personne n'a plus entendu parlé de lui. Or, quel est le principal enseignement de Lao Tseu ? L'immortalité ! Issue de la peur de la mort, cette préoccupation est celle de tous les peuples. Chacun la modalise à sa manière. Mais la structure, au sens de Lévi-Strauss, est là :

Poteau du sacrifice dans la cour du palais royal de Katmandou

- le buffle, en Chine, se présente comme véhicule de l'immortel Lao Tseu.
- Au Népal, comme le véhicule de la mort.
- Tuer le buffle, au Népal, c'est tenter de tuer la mort, donc d'acquérir l'immortalité.
- Faire disparaître le buffle à l'ouest avec Lao Tseu dessus, c'est confirmer l'immortalité de ce dernier.

Dans les deux cas il y a donc disparition du buffle et souci d'immortalité.
J'ai pu photographier cette représentation de Lao Tseu sur son buffle à la montagne sacrée Xing Sheng Shan :



Le plus drôle c'est que le bâtiment qui l'abrite n'a pas été prévu assez grand pour la corne de l'animal... à moins que ça n'ait été prévu ainsi, justement !



Pour indiquer qu'un contenant ne peut pas tout contenir ? à moins qu'il ne faille y lire une métaphore sexuelle inverse, où ce serait le phallus qui, de dedans, pénétrerait

dehors, en nique plus terre-à-terre à la mort ? Nous allons voir en quoi la sexualité, très présente dans les représentations népalaises, y figure aussi avec cette fonction-là.

Et en occident ? Eh bien, nous avons la vieille histoire du minotaure, auxquels les grecs devaient sacrifier 7 garçons et 7 jeunes filles. Pour les Grecs, la civilisation crétoise représentait la mort. C'étaient leurs ennemis jurés. Cette légende du tribut humain réclamé par les Crétois en est le témoignage. Le taureau, ou les cornes du taureau, étaient les symboles de cet empire méditerranéen qui faisaient des grecs des soumis. La victoire de Thésée sur le minotaure a permis l'essor de l'empire grec. Les Crétois pratiquaient des jeux mettant en scène des jeunes gens et des taureaux. Il en reste quelque chose dans la tradition de la corrida en Espagne et dans le sud de la France. Ce qui était le symbole du triomphe d'une civilisation sur une autre est devenu un symbole du triomphe sur l'animalité, la barbarie et la mort. Il faut rappeler d'où venait le minotaure : des amours de Pasiphaé, épouse du roi Minos, et d'un taureau. La civilisation ne pouvait que proscrire ces alliances avec l'animal, dont le sacrifice du bœuf, encore coutumier chez les grecs, était une survivance. Je lis dans cet interdit des amours animales une prémisses de l'interdit de l'inceste.

Les crétois ont laissé des traces de ces jeux avec des taureaux, dont la corrida est vraisemblablement une survivance, en Espagne et dans le sud de la France :



Il semble clair que dans ces jeux, les jeunes gens défient la mort. La mise à mort du taureau dans la corrida donne l'assurance d'une victoire sur l'animalité et la mort.

Pour les religions du Livre, cela renvoie au sacrifice d'Isaac, que les musulmans commémorent à l'aïd en sacrifiant un mouton, comme Ibrahim (Abraham) l'avait fait au lieu de sacrifier son fils. Cela marque un pas important dans l'histoire de l'humanité, le passage du sacrifice humain au sacrifice d'un animal. Les sociétés amérindiennes en étaient encore au sacrifice humain lorsque les conquistadors sont arrivés. Le christianisme franchit un pas de plus : on revient au sacrifice du fils, mais il n'a eu lieu qu'une fois, sur le Golgotha. On le commémore par un symbole en mangeant l'hostie à la

messe du dimanche, en tant que substitut du corps du christ, fossile du cannibalisme primitif. C'est la reconnaissance du symbole comme meurtre de la Chose. Reproduire ce meurtre d'une façon symbolique, sans tuer personne, est effectivement la meilleure façon d'engager le symbolique comme tel. Toutes les religions témoignent de cela par des rituels divers et variés. C'est tout autant une façon d'apprivoiser la mort en la faisant rentrer dans un rituel où les hommes sont les maîtres de décider : ils donnent la mort au lieu et à l'heure choisie par eux. Ils rejouent le meurtre du fils sur une scène construite par eux à cet effet.

Cela nous donne une bonne approche du concept de pulsion de mort, comme équivalent du symbolique. La fonction symbolique, c'est ce qui fait du trou et de l'absence. Le jeu du fort-da (jeter l'objet au loin), chez les enfants, en est une traduction. Les sacrifices rituels en sont une autre, surtout lorsqu'on considère l'aboutissement d'un sacrifice qui ne sacrifie rien, étant devenu pur symbole.

Or, le meurtre du fils n'est autre qu'une inversion du meurtre du père. Ce dernier nous renvoie à Œdipe. Où nous voyons que les personnages bibliques de l'ancien et du nouveau testament, Isaac et Jésus, sont les images inversées du héros grec. Isaac, à l'approximation près que le meurtre n'a pas vraiment lieu, Jésus, à la dénégaration près de la résurrection. Jésus sera l'image exacte de dieu indien Ganesh : tué par le père, puis ressuscité par lui.

Ganesh comme Oedipe

Parvati, l'épouse de Shiva, s'ennuyait seule chez elle car Shiva passait son temps à méditer à Kaïlash, la montagne en forme de lingam (phallus). Elle avait besoin de compagnie et de quelqu'un pour garder sa porte ; elle a pris une plante et lui a donné forme humaine et vie. Ce fut Ganesh. Dans d'autres versions de l'histoire, c'est à partir d'un morceau de terre, ou encore d'une partie de son corps. Cette dernière version est particulièrement éclairante, en tant qu'assez proche de la réalité, d'une part, mais aussi du fantasme qui fait de l'enfant le phallus de la mère. A partir d'un morceau de terre, cela nous rappelle la création de l'homme par dieu dans la bible, et par Nu Wa dans la mythologie chinoise. Quoiqu'il en soit, comme le Christ, Ganesh est né sans l'intervention d'un acte sexuel. Si Parvati était aussi une vierge, l'histoire ne le dit pas (du moins dans ce que j'en connais), mais il semble que, de fait, cela fasse partie du mythe.

Un jour que Ganesh montait la garde devant la porte, Shiva est rentré. Ne sachant pas que c'était son père, il lui a interdit le seuil. Ne sachant pas que c'était son fils, Shiva lui a tranché la tête. Quand Parvati lui a dit ce qu'il avait fait, il a résolu de réparer. Mais comme la loi du destin veut qu'on ne puisse refaire ce qui a été défait, il a choisi de faire autre chose. Il a résolu de couper la tête du premier être vivant qu'il rencontrerait dans la forêt. Ce fut un éléphant. Il a alors placé la tête de l'éléphant sur le corps de Ganesh. Il l'a consacré dès lors dieu du bonheur. Etre paisible et débonnaire au gros ventre, il se montre volontiers gourmand et ne fait pas grand-chose. C'est cependant aussi le dieu qui supprime les obstacles. Il est le dieu de la sagesse, de l'intelligence, de l'éducation et de la prudence, le patron des écoles et des travailleurs du savoir.

Notons que le véhicule de Shiva est le taureau, une variante du buffle : ici c'est bien Shiva qui amène la mort, puis l'immortalité. Dans une première approche, en visitant un temple à Patan, cette ambiguïté m'avait fait prendre le dieu de la mort pour

Shiva. Mais d'une autre côté Shiva a bien une expression destructrice que l'on peut lire en la forme de Bhairava le terrible, sur la place centrale de Katmandou :



Œdipe tue son père sans savoir que c'est son père, à un carrefour, pour une bête question de préséance quant au passage. Il ne sait pas que c'est son père et ce dernier ne sait pas qu'il est son fils. C'est exactement la situation dans laquelle se retrouvent Ganesh et Shiva, sauf que, dans cette histoire, c'est le père qui l'emporte sur le fils. Et au-delà de la préséance, du passage, quel est le véritable en jeu ? C'est la mère ! Œdipe ne sait pas encore que le meurtre qu'il vient de commettre va amener les habitants de Thèbes à promettre en mariage, à qui les débarrasserait de la sphinge, la veuve de l'homme qu'il vient de tuer. Par ce meurtre, il libère la place auprès de la mère. Toujours sans le savoir, il se donne les moyens de commettre l'inceste. A l'inverse, Ganesh a déjà pris la place de son père. Sans savoir que c'est lui qui revient, il lui interdit le seuil, et son père le tue afin de reprendre sa place auprès de sa femme.

Bien sûr, le mythe indien ne dit pas que Ganesh couchait avec sa mère, ni qu'il l'avait épousée ou quelque chose de ce genre. Cependant, il remplissait exactement l'office pour lequel il avait été créé : prendre cette place laissée vacante par l'absence de Shiva. La méditation n'a pas que des bons côtés. Le nouveau testament ne dit pas non plus que le père a couché avec sa fille pour engendrer le Christ. La religion a inventé ce mystérieux médiateur nommé le Saint-Esprit. On le représente sous la forme d'une

colombe, mais on sait bien ce que représente le petit oiseau dans le langage populaire. C'est le même mystère d'engendrement, qui rejoint celui de tout un chacun : sur notre origine, nous savons et nous ne savons pas. Du point de vue de la structure, les places sont équivalentes : une naissance « sans père », sans acte sexuel, mais quand même avec. Un père absent mais virtuellement présent qui ensuite met à mort le fils puis le ressuscite. J'ai suggéré cette interprétation à mon guide népalais, qui venait de me raconter l'histoire de Ganesh. Evidemment, ça l'a laissé septique. Il en aurait été de même si j'avais dit ça à mon curé. De même qu'Œdipe ne sait pas qu'il a tué son père et qu'il couche avec sa mère, de même l'inconscient, chez tout le monde, préfère ne pas savoir. A la rigueur veut-on bien admettre les pulsions meurtrières, car elles sont compensées par une résurrection ultérieure. Ces violences font partie du récit. Mais la castration et l'inceste, surement pas.

Le choix de l'éléphant n'est pas neutre. Il met l'accent sur un point que l'histoire d'Œdipe n'évoque que tout à la fin, par l'aveuglement que le héros s'impose au dévoilement de son crime. Du fait de la trompe, couper la tête de l'éléphant revient à évoquer la castration que tout père impose à son fils en lui interdisant la couche de la mère. La remettre sur les épaules de Ganesh s'entend alors comme un déni. Le dieu éléphant a donc toutes les raisons d'être institué dieu du bonheur : il goûte à l'infinie certitude de porter son organe phallique bien en évidence sans plus en risquer la perte. Pas étonnant qu'il soit considéré comme le dieu qui aplanit les difficultés. Chez Œdipe la castration n'est évoquée que par un détour : c'est une mutilation corporelle qu'il s'inflige aux yeux, qui permettent de voir la différence sexuelle. Le déplacement s'effectue de l'objectif au subjectif, de la chose regardée, le sexe féminin, au regardeur, qui interprète l'absence de phallus comme une castration. Dans le cas du Christ, il est dit que les ténèbres se firent au moment de sa mort et que le voile du temple se déchira : autre façon de parler de l'aveuglement corrélatif de la révélation. Révélation de quoi ? Qu'il est venu racheter le Péch^é Originel. Autrement dit, il est venu apposer un patch correctif au fantasme de l'origine, transgression à la suite de laquelle Adam et Eve virent qu'ils étaient nus, autre version du voile qui se déchire, laissant voir la différence des sexes.

Comme la plupart de dieux du Panthéon indien, Ganesh est souvent représenté avec plusieurs paires de bras. Cette profusion de membres est aussi un déni de la castration, mais c'est aussi un moyen graphique commode pour lui faire tenir en mains de multiples symboles. Parmi eux, la hache, déjà brandie par son père Shiva. On dit qu'elle sert à détruire désir et attachement, ce qui entraînerait la suppression de l'agitation et du chagrin. Pour moi elle rappelle surtout la mutilation dont il a été victime, que ce soit au niveau de la tête ou, par métaphore, du phallus. Tenant la hache, il maîtrise ce qu'il a autrefois subi passivement. Cela va dans le sens du recollement de la tête en déni de la castration. Il est curieux de remarquer que la religion hindouiste admet fort bien la gourmandise de Ganesh ainsi que son appétence à quelque paresse. Mais elle oublie de parler du retour de la puissance sexuelle, visible comme le nez au milieu de la figure. Disons que je vois là comme un simple déplacement de la tendance. Après tout, dans le champ érotique, il arrive aussi de parler de gourmandise pour ne pas parler de concupiscence, et la bouche y tient sa part active.

Dans les représentation de Ganesh, tenue au bout de la trompe ou dans un bol,



nous voyons une ou plusieurs petites sphères (ci-dessus dans le bol qu'il tient dans une main). Nos habitudes d'occidentaux nous entraîneraient volontiers à y lire des mondes (car parfois il n'en a qu'un, au bout de la trompe). Ce ne sont que des gâteaux, qui se présentent presque toujours sous forme de petites boules dans la gastronomie indienne et népalaise. La carotte tenue dans une autre main est aussi là comme gourmandise.

Dans certaines représentations, l'aiguillon à éléphant que Ganesh tient dans une autre main est l'outil permettant au cornac de diriger sa monture. Or, ici, l'éléphant, c'est lui. En se dirigeant lui-même, il reprend maîtrise sur son destin. La doxa hindoue dit qu'ainsi, il maîtrise le monde. Mon interprétation est juste un peu plus modeste. J'y ajoute qu'elle doit participer inconsciemment de la popularité de ce dieu, car c'est ce à quoi chacun aspire : au minimum redevenir maître de son destin plutôt que de maîtriser le monde entier.

A propos de mon dentier, ou plutôt, le sien, Ganesh est souvent représenté avec une défense en moins, ce qui fait qu'il est parfois nommé Ganesh Ekadanta (de *ek*, une, et

danta, dent). Ce n'est qu'une autre métaphore de la castration, à la fois présente, ici, par l'absence d'une partie du corps, et déniée, par le rajout de la trompe. Ainsi en est-il de la logique du rêve, pour laquelle une seule métaphore ne suffit pas. Le champ onirique ne cesse de produire des métaphores, comme la religion démultiplie les bras de ses dieux. La problématique de la castration ne se résout pas : elle est au fondement de tous les sujets humains. Tout au plus peut-elle cesser de produire des symptômes trop encombrants, lorsque l'analyse a permis aux paroles de remplacer les manifestations corporelles et psychiques.

Ganesh porte un collier de cinquante éléments, comme les cinquante lettres de l'alphabet sanskrit. Dans la représentation donnée plus haut, il le tient dans une main. Il se trouve un mythe pour raconter que sa défense cassée lui a servi à écrire les Vedas ou le Mahābhārata. C'est en effet par la castration que l'on rentre dans le langage : on accepte de perdre l'immédiateté du rapport entre les mots et les choses, on accepte la différence entre le symbole et l'absence de symbole, c'est-à-dire entre le phallus et l'absence de phallus sur le corps féminin. Cela rejoint les explications que tous les enfants du monde se donnent pour la différence des sexes : ils l'imaginent comme castration, suscitant angoisse de perte chez les garçons, envie de le retrouver chez les filles. Cette angoisse et cette envie étant motrice de refoulement, cette origine de la pensée est voilée, mais relayée par de tels mythes qui viennent palier collectivement à l'interdiction posée sur la parole particulière. On accepte ainsi de ne pas savoir l'origine, sachant que le phallus allié à son absence est bien à la source de chacun de nous. Mais ceci est un savoir général, il ne dit rien de notre conception particulière, que nous aspirons tous à connaître. Les mythes racontant l'origine du monde et des peuples viennent se substituer à ce savoir manquant, comme la défense manque à côté de la trompe, comme le phallus manque sur le ventre de la femme à côté de l'homme. Nous écrivons tous nos fantasmes originaires avec la défense cassée de Ganesh, car elle EST le fantasme originaire.

Hanuman le fidèle

Le palais royal à Katmandou s'appelle Hanuman Dhoka. C'est dire qu'il est consacré à dieu singe Hanuman. Ce dernier a la caractéristique d'être très fort et très fidèle envers le prince Rama, qui est un des avatars de Shiva. Lorsque Sita, l'épouse de Rama est enlevée par un démon, c'est lui qui part sur ses traces, la retrouve, et la ramène à son maître. Pour y parvenir, il a même dû soulever une montagne, ce que l'on voit sur cette photo prise non pas au Népal, mais en Inde.



Par contre j'ai pris le cliché suivant dans la cour du palais royal Hanuman Dhoka. Il s'agit d'Hanuman tenant dans ses bras Sita, au moment de la ramener à son maître. Je ne l'ai pas remarqué au prime abord, mais dans un second temps, la pose alanguie de Sita m'interroge quand même. Elle est plus qu'alanguie, même, avec ses cuisses relevées et sa tête renversée en arrière. D'autant que, n'êtes vous pas intrigué par le curieux

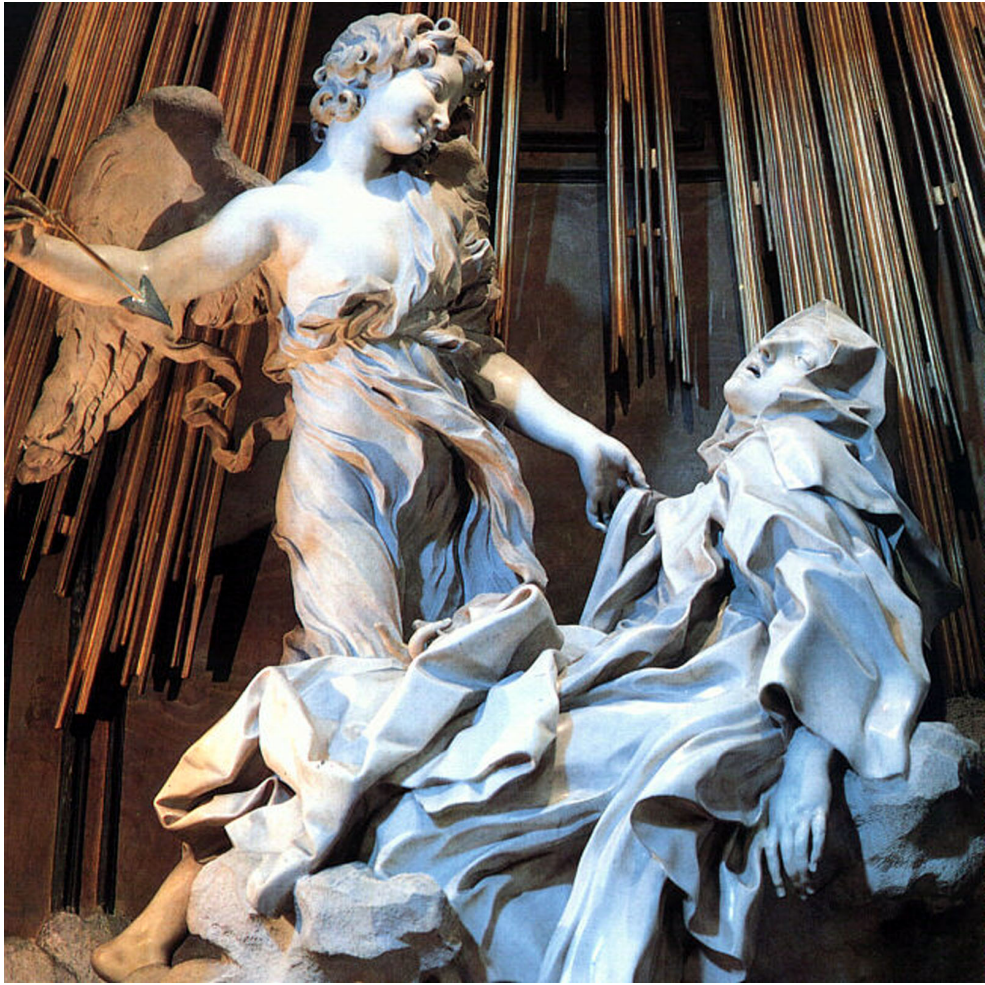


placement des doigts du singe sur son corps ? Elle est vraiment dans une attitude d'abandon, sur le dos, avec les cuisses relevées. L'index et le majeur de son sauveur semblent s'enfoncer dans son ventre. Elle rivalise avec la sainte Thérèse du Bernin, à Rome, et avec bien des vierges énamourées de leur seigneur dans les églises d'occident. Non, mais, il est train de la faire jouir, là !

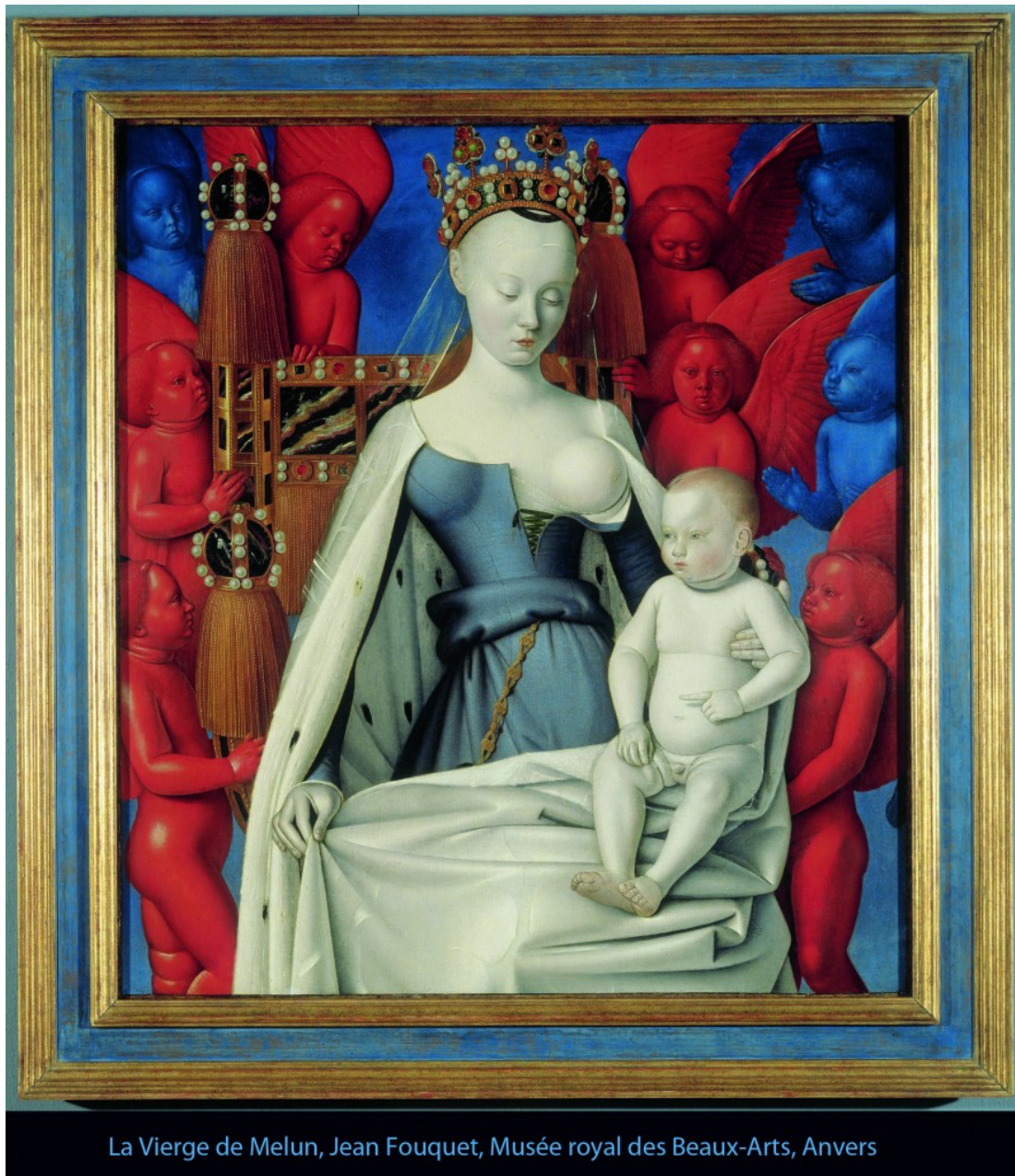
Comme l'ange y parvient avec sa flèche sur la sainte Thérèse du Bernin¹ :

¹ En cet état, il a plu au Seigneur de m'accorder plusieurs fois la vision que voici. J'apercevais un ange
Tout le temps que duraient ces transports, je me trouvais comme hors de moi. J'aurais voulu ne plus voir ni parler, mais me livrer tout entière à mon tourment, qui était pour moi une béatitude surpassant toute joie créée.

La Vie de sainte Thérèse, ch. 29, pp. 268-269./ Le Bernin, *Transverbération de sainte Thérèse*
Église Santa Maria Vittoria, Rome (1647-1652).



... et l'enfant Jésus avec son phallique doigt tendu sur cette toile de Jean Fouquet :



Ainsi, sous une apparente fidélité, Hanuman ne serait qu'un avatar de Ganesh, d'Œdipe, et de Sun Wu Kong. Je vais revenir sur ce dernier...

Qu'est-ce que le serviteur ou le chevalier d'un prince ? Le rapport de suzeraineté évoque la parentalité. Un fils digne de ce nom ramène l'épouse à son père, il ne la pénètre pas de ses doigts ! Sous des dehors de fidélité, comme Ganesh, Hanuman nous présenterait bien encore une fois la structure de l'Œdipe.

Le fait qu'il soit un singe ne peut que nous évoquer la figure très populaire en Chine de Sun Wu Kong. Lui aussi est très fort, aucun ennemi ne lui résiste. Mais sur le plan de la fidélité, il est l'inverse exact de son homologue indien. Il est facétieux capricieux, imbu de lui-même et même carrément incestueux. C'est la place de l'empereur du ciel qu'il va prendre, et si, comme dans l'histoire de Ganesh, la légende ne dit pas qu'il va coucher avec la femme de l'empereur, il le dit de façon détournée, à la manière des rêves. Sun Wu Kong, qui n'a pas été invité au banquet impérial, dérobe les pêches d'éternité dans le jardin de l'empereur. Bien sûr, elles étaient cultivées uniquement par des femmes proches du maître du ciel. Et qu'est-ce qui ressemble plus à un sexe féminin qu'une pêche ? D'accord, un abricot. Mais c'est de toute façon un gage d'éternité, puisque c'est là qu'un homme puise l'assurance de son phallus, qu'une femme trouve la compensation de sa castration dans l'enfant, et que les humains y accueillent les petits qui leur survivront.

Ainsi, en franchissant l'Himalaya, le singe devient l'inverse exact de ce qu'il était, quoiqu'en observant un peu les figures, on se rend compte assez vite que l'envers vaut l'endroit. Lévi-Strauss recommande ainsi de comparer les mythes des peuples voisins : parfois ils sont semblables, mais parfois ils sont inversés, comme c'est le cas ici. Cette statue trahit cette inversion, en montrant qu'elle n'est peut-être due qu'à un refoulement local. En fait, le conflit est universel. Il correspond à la loi de l'interdit de l'inceste, que l'on souhaite autant respecter que transgresser. Nous sommes tous à la fois Hanuman et Sun Wu Kong, et nous tentons toujours de nous montrer sous le masque d'Hanuman plutôt que sous celui de Sun Wu Kong qui s'est pris ensuite une sacrée leçon de la part de Bouddha lui-même.

En occident, le personnage pourrait correspondre à celui d'Hercule, par sa force, ou encore d'Ulysse, par sa ruse et ses voyages.

L'étalage de la différence sexuelle

Pourtant, la religion hindouiste est peut-être l'une de celle qui fait le moins l'impasse sur la différence sexuelle et les pratiques qui en découlent. Rappelons que Shiva méditait sur cette montagne dite lingam de Shiva, c'est-à-dire phallus de Shiva. Pour le coup, il s'agit bien de l'origine de Ganesh, puisque c'est la présence de son père sur ce phallus qui a amené sa mère à le concevoir... en son absence. On ne pensera pas, bien sûr, qu'ainsi elle le trompe... néanmoins les lieux de culte au Népal fourmillent de représentations de lingams posés sur des yonis, qui ne sont rien d'autre que des sexes féminins. Symbole de fécondité, nous dira-t-on, certes, mais aussi rappel obsédant de la différence vécue comme complémentarité, comme si elle ne cessait pas de s'écrire.

A Pashupatinath, près de Katmandou, chacun de ces petits édifices n'abrite rien d'autre qu'un lingam posé sur un yoni :



Ils font face, de l'autre coté de la rivière, au lieu où l'on incinère les morts :



La multiplication de la fécondité vient apporter à la mort la note d'éternité qui lui manquait, de la même manière que la trompe de l'éléphant vient masquer l'horreur de la castration. On distingue, sur les marches qui conduisent à la rivière, le plan incliné sur lequel on dispose le mort avant de l'incinérer. Ses pieds doivent toucher l'eau, en rite de purification. Autrefois on lavait le mort entièrement, mais les autorités ont compris tout ce que cela pouvait avoir de malsain pour la qualité de l'eau. On se contente donc du symbole. De même, l'incinération au bois, à ciel ouvert telle que je l'ai vue pratiquer, va bientôt être remplacée par un processus fermé bien propre, comme chez nous.

Dans le même lieu, dépourvu cette fois d'édifice protecteur, on peut admirer cet alignement de lingams reposant sur des yonis :



Au cas où l'on n'aurait pas compris, en voici un particulièrement ciselé :



Ce n'est pas le seul endroit où l'on trouve des représentations liées à la différence des sexes. Les poutres de soutien des toits en débords, sur presque tous les temples sont

ornées de sculptures érotiques.



Il paraît que c'est pour prévenir la foudre, le paratonnerre n'ayant pas encore été inventé à l'époque de la construction :



Il est vrai qu'en France, on parle bien de coup de foudre en préliminaire aux activités érotiques. J'y vois une préoccupation semblable à celle qui fait construire des alignements de lingam+yoni en face du lieu d'incinération. La mort par foudroiement est conjurée par l'expression symbolique de la procréation. Mais j'y lis aussi une alimentation du symbolique : c'est la pulsion de mort (le coup de foudre comme anéantissement) qui est à l'origine du meurtre de la Chose, permettant l'élaboration des symboles par l'écriture et la parole (la pulsion de vie, l'érotisme).

Mais quel est cet étrange objet, photographié au temple Swayambunath, sur une hauteur de Katmandou ?



J'en ai oublié son nom népalais, mais pas la fonction. C'est l'agrandissement d'un petit objet que certains moines bouddhistes gardent toujours sur eux, dans l'espoir de catalyser la foudre. Le but est d'atteindre le Nirvana dans cette vie-ci, sans attendre tout un cycle de réincarnations. Certains occidentaux voient dans la lenteur orientale une sagesse qui répond à leur insatisfaction de la rapidité occidentale. Ce Nirvana à la vitesse de l'éclair donne pourtant à la sagesse un aspect bien étonnant.

Notez cette représentation particulièrement savoureuse, sans doute à l'origine de l'expression « prendre son pied » :



... oui, mais, celui de qui ?



Quand les éléphants eux-mêmes se mettent à copuler pour soutenir les toits, c'est une exception, vue ici à Bhaktapur, une ancienne capitale royale non loin de Katmandou. Selon une légende tamoule de Kâncîpuram, la tête d'éléphant serait due au fait que lors des ébats ayant conduit à la conception de l'enfant divin, Shiva et Uma (nom tamoul de Pârvatî) avaient adopté la forme d'un couple d'éléphants.

À l'origine, raconte pour sa part le *Linga Purana*, lorsque l'univers était envahi par les eaux, Vishnou et Brahmâ se disputaient, affirmant chacun qu'il était le plus grand des dieux. Mais tout à coup, surgit une immense colonne de feu entre les eaux. Elle était si haute qu'elle semblait sans fin. Les deux dieux décidèrent de s'affronter en mesurant la hauteur de la colonne : Vishnou se transforma en sanglier et plongea au fond des eaux tandis que Brahmâ prit la forme d'une oie pour voler aussi haut que possible. Mais ni l'un, ni l'autre, ne purent atteindre l'extrémité de la colonne incandescente. Shiva,

apparaissant alors, expliqua qu'il s'agissait du *lingam*, symbole de son pouvoir mais aussi Shiva lui-même. Les dieux reconnurent alors la suprématie de Shiva, qui leur adressa un discours censé instituer les principales règles de son culte

Une autre légende raconte que Shiva apparut nu devant un groupe d'ascètes qui méditaient dans la forêt sans comprendre sa vraie grandeur. Pour les punir, Shiva décida de séduire leurs femmes. Les ascètes émasculèrent alors Shiva en invoquant un tigre, mais à l'instant où son *lingam* tombe à terre, l'univers fut plongé dans les ténèbres. Ce n'est pas sans rappeler les démêlées d'Ouranos et de Chronos. Ce n'est pas sans rappeler les ténèbres qui se firent à la mort du Christ, et l'aveuglement que s'est infligé Œdipe. Enfin, conscients de leur erreur, les yogis prièrent Shiva de restaurer la lumière dans le monde. Celui-ci accepta, à condition que les ascètes l'adorent sous la forme du *lingam*.

Ainsi, le *lingam* est une représentation religieuse tout à fait commune en Inde et au Népal, sans que le caractère sexuel soit minimisé ou occulté. Pierres, galets ou fourmières constituent les lieux d'érection de lingams « spontanés ». Les lingams *svayambhû* (« automanifestés ») sont les plus sacrés, à l'image de celui d'Amarnath, une formation de glace naturelle.

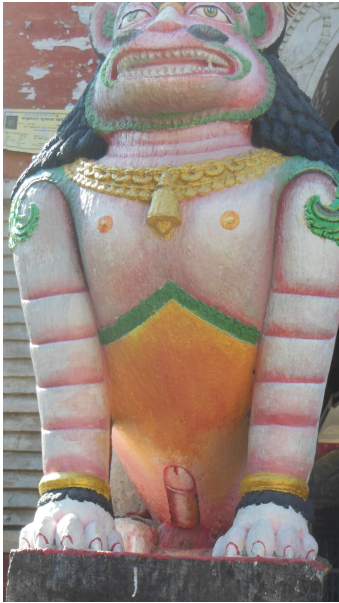
Le lingam est souvent oint de lait de buffle ou de lait de coco et de ghî (beurre clarifié) ou entouré de fruits, de sucreries, de feuilles et de fleurs.

Le sexe des lions

Les temples sont toujours gardés par deux lions, d'évidence mâle et femelle. Ça m'a frappé, par rapport à ce qu'on peut voir des lions ailleurs dans le monde que ce soit en Europe ou en Chine. La représentation des lions est quelque peu fantaisiste : aucun Népalais n'avait vu de lion à l'époque de la construction de ces temples, mais ils en avaient entendu parler comme le roi des animaux. Par contre la représentation des sexes ne pose aucun problème. Comme si ce qui était gardé là, le divin, se trouvait très exactement entre les sexes, soit, la différence comme telle.



Porte du temple d'Or à Patan



Lions gardiens de l'entrée du temple de Bungamati

Il y a là une certaine logique, puisqu'il s'agit d'adorer le dieu qui a engendré les humains. Les lions chinois ont une perle dans la bouche qui peut rouler mais qu'on ne peut enlever. Cette sphère de pierre représente une perle que chacun peut tâter sur sa gorge : la pomme d'Adam. Selon les croyances et les connaissances des anciens chinois c'est ici que réside la force d'esprit (Cf. le chapelet de Ganesh, voir plus haut, et la conque de Vishnou, voir plus loin). J'y entends la force de la parole, par laquelle se manifeste l'esprit.



Cité interdite, pékin



Vallée des mille Bouddhas

Les lions chinois ne sont pas asexués, mais ce n'est pas par le sexe comme tel, c'est par la fonction que s'établit la différence. Les lions mâles posent une patte sur une sphère, ce qui symbolise leur maîtrise sur le monde. J'en déduis que, pour les chinois, le monde est rond depuis fort longtemps. Les lions femelles posent une patte sur un lionceau, et parfois elles en portent un autre sur le dos. Ainsi les rôles sont-ils clairement répartis.



En occident, la figure des lions se rapproche beaucoup plus de la réalité. La sexuation y est apparente, mais plutôt par les caractères sexuels secondaires : le lion arbore une crinière que la lionne n'a pas. La fonction peut aussi être représentée, comme dans cette entrée latérale du Louvre, par laquelle je passe régulièrement. Les mâles gardent l'entrée, les femelles veillent sur la cour intérieure. L'orientation dedans-dehors recoupe la fonction attribuée à chaque sexe :



Dedans



Dehors



A l'homme le travail, à la femme la famille. Le phallus n'est évoqué que par une simple bosse. Quant aux lionnes ... leur position n'en fait pas cas !

Cependant, au Népal, les lions ne gardent pas seulement l'entrée des temples et des demeures royales :



Messieurs, veuillez à ne pas vous tromper de porte, il pourrait vous en coûter !

Par ailleurs, si les lions sont largement majoritaires dans cette fonction, on peut y trouver des éléphants, mais aussi des lutteurs comme à Bhaktapur, ville célèbre pour ses combattants. Il est quand même curieux de constater la façon dont ils tiennent leur épée : entre les jambes. Est-ce pour se castrer eux-mêmes ou pour brandir la menace de castration à quiconque oserait franchir le seuil ?



Jalousie fraternelle

Voici encore un petit élément mythologique qui en dit long, et sur le caractère nonchalant de Ganesh, mais aussi sur les rivalités fraternelles qui traversent toutes les familles. Le dieu éléphant avait un frère, Kârttikeya. Il est vénéré comme la divinité de la guerre et de la Planète Mars.

Ce dernier interroge Ganesh pour savoir qui, des deux frères, est le plus important. Ils ne savent pas. Ils vont alors interroger Shiva. Celui-ci ne sait pas comment se prononcer : ils sont tous deux ses enfants. Après avoir réfléchi, il propose ceci : dites-moi quel est le dieu le plus important pour cette terre ? Celui qui me dira la bonne réponse sera le plus important. Kârttikeya part sur son véhicule (le paon) pour arpenter toute la terre en quête de réponse. Le véhicule de Ganesh est un rat : il ne peut même pas monter dessus. Alors il reste. Comme Shiva est en méditation, il ne s'aperçoit de rien. Ganesh fait juste le tour de Shiva au lieu de faire le tour de la terre. Quand Kârttikeya est de retour, il dit sa réponse. Ganesh dit la sienne : qu'il n'a pas pu faire de recherches. Qu'il a fait le tour de Shiva, car il ne connaît que lui, et que pour lui c'est Shiva le plus important. Et c'est la bonne réponse. C'est donc Ganesh le plus important, le dieu le plus aimé, celui qui a le plus de fidèles. Les hindouistes vous diront que c'est une leçon de sagesse qui brise le désir, source de tous les maux : se contenter de ce qu'on a et y trouver le bonheur, tel est le sens du culte « conscient » rendu à Ganesh. De même que la structure du mythe, mon interprétation insiste : en restant près de son père, en acceptant de ne connaître rien d'autre que lui, Ganesh reproduit l'inceste qui l'avait cantonné près de sa mère. Contrairement à un père jaloux qui aurait pu lui ouvrir le monde en lui interdisant la mère, Shiva accrédite cet immobilisme, se contentant de remplacer la mère comme pôle d'attraction. Au même titre que le rêve peut être la

réalisation d'un désir, cette histoire est la réalisation mythologique du désir incestueux, articulé au déni de la castration. Ça n'empêche pas la subsistance d'un désir contraire de parcourir le monde en quête de fortune. Au fond, on pourrait considérer les deux frères comme les deux parties d'un moi clivé. L'une sait bien qu'il faut quitter ses parents pour aller tenter sa chance dans le monde, c'est le moi réaliste, tandis que l'autre partie, le ça, continue de rêver rester auprès du parent élu.

Notons la contradiction avec l'autre légende qui place l'aiguillon à l'éléphant dans la main du dieu à trompe. C'était censé lui donner maîtrise sur le monde. Or, ici, c'est son frère qui part à la conquête du monde, tandis qu'il reste à la maison. Cela renforce mon interprétation en termes de contradictions internes à un seul sujet.

Enfin, Ganesh est un des symboles de l'union entre le macrocosme et le microcosme, le divin et l'humain. Cette symbolique se retrouve dans les tailles respectives de Ganesh, l'éléphant, le plus grand animal terrestre, et son véhicule, le rat, un très petit mammifère.

Vishnou jaloux



Visitant le temple de Changu Narayan, sur une hauteur non loin de Katmandu, je tombe sur ce bas relief intrigant. J'en demande l'explication à mon guide. Mahesh, c'est son prénom, me raconte alors ceci :

Un jour Vishnou se rend compte qu'il a de moins en moins de fidèles. Il se demande pourquoi. Il regarde sur la terre. Il constate qu'un grand roi fait beaucoup de bien pour son peuple. Alors que le dieu, on le prie, mais il ne descend pas. Jaloux, il descend sur terre sous la forme d'un nain. Il fait la queue avec les autres à la porte du palais, avec tout ceux qui ont des requêtes. Quand vient son tour, il dit : voilà, je suis nouveau dans votre pays, je ne sais pas bien comment ça marche, je voudrais juste un petit lopin de terre pour faire un ashram et méditer, peut-être recevoir quelques disciples. La modestie de la demande n'incite pas au refus. Combien d'espace veux-tu ? demande le roi. Moi, je ne suis qu'un nain, répond le rusé quémandeur, je n'ai pas besoin de beaucoup. La distance de trois pas que je ferai sera suffisante. Bien, dit le roi, ce n'est pas grand-chose. Et ils font accord.

Alors Vishnou se transforme en un géant immense. Il fait un pas tel qu'il parcourt toute la terre. Tout est donc à lui. Second pas, il parcourt le ciel : tout est à lui. Le roi est bien embêté, car il ne peut remplir sa part de l'accord et risque d'être discrédité. Alors, il réfléchit. Et il dit : pour ton troisième pas, fait celui qui peut t'assurer la possession de ma tête. Ça, Vishnu admet qu'il ne peut pas le faire : chacun sa tête, c'est-à-dire son esprit. Personne ne peut prendre possession de l'esprit de quelqu'un d'autre. Pas même dieu.

Ce bon sens terrestre du roi me ravit. Qu'il mette en échec une divinité n'est pas pour me déplaire non plus. Au fond, c'est une façon de parler du libre arbitre. La foi n'est pas une chose innée. On peut l'acquérir ou pas. Sans même parler de religion, ceci donne aussi une limite sur la façon dont se concluent les accords entre humains : celui qui veut conclure un contrat léonin en sa faveur risque de se trouver pris à son propre piège. Et au-delà, il s'agit de ce à quoi nous avons à faire tous les jours en psychanalyse : des sujets qui ne savent pas ce qu'ils veulent, ni à quels saints se vouer pour trouver une ligne de conduite et un but dans la vie. Ils se retrouvent encombrés des maximes entendues des parents, des maîtres, de la culture en général. Leur esprit est donc plus ou moins possédé par des entités extérieures. Ça peut se dire en termes de possession par des démons ou des sorciers, ou tout simplement par un respect que l'on estime dû aux parents, aux maîtres et aux ancêtres. Cela donne, certes, des points de repères nécessaires, mais parfois au prix de l'écrasement du sujet.

Allons un peu plus loin dans l'observation de cette stèle. Le grand écart dépeint évidemment le premier pas de Vishnou. Juste entre ces jambes, on peut lire l'épisode antérieur, celui où, déguisé en nain il dépose sa demande auprès du roi.



Puisqu'il est représenté entre ses jambes écartées au maximum, je me permets d'y lire un accouchement, le nain étant une figure de l'enfant. L'aiguière que le roi tend au nain pour les ablutions de bienvenue se situe juste sous l'entre-jambe, et même dans le col que forment les plis de la jupe du dieu. J'y lis une allusion à la rupture de la poche des eaux par laquelle un humain reçoit sa descendance dans les mains. L'aiguière elle-même renforce le symbole du sexe féminin. Mais, prête à s'enfoncer dans les replis de la jupe, elle peut aussi évoquer le phallus. Vishnou est censé être une figure masculine, mais la description lapidaire ici proposée ne laisse guère entrevoir, sous la dite jupe, quelque phallus que ce soit. C'est sa jambe dressée qui va remplir cet office, du coup purement symbolique, par la démonstration de puissance qu'elle implique. L'ambiguïté est partout, posant la question : qui engendre qui, qui féconde qui ?

L'enfant est toujours en demande auprès du parent qu'il perçoit comme tout sachant et tout puissant. En retour, devenu grand, il s'invente un dieu destiné à remplacer la figure des parents qui a forcément quelque peu pâlit du simple fait de l'avancée du temps. Ainsi, il engendre les dieux sur le modèle de ceux qui l'ont engendré. Son attitude de prière auprès du dieu lui rappelle son statut d'enfant qui pouvait espérer obtenir réponse à tous ses vœux en implorant ses géniteurs. La transformation du nain impuissant en géant tout puissant évoque ce passage du temps, du moins dans l'imaginaire. L'enfant s' imagine que, devenu grand, il aura tous les pouvoirs qu'il suppose à ses parents. Il se l' imagine à titre de revanche antéposée, et il se pourra qu'il adopte cette attitude de toute puissance à l'égard de ses propres enfants. Mais la légende vient poser une borne : celui qui se croyait tout puissant, le roi, se trouve pris en défaut devant la demande du nain, et le dieu tout puissant se voit lui-même limité par le bon sens du roi devenu nain devant lui. Face à l'emprise de l'autre, seule la reconnaissance de celui-ci comme sujet permet la survie de chacune des parties.

Le bas-relief est rehaussé de couleurs, comme partout. On offre ces couleurs au moment de la prière, sans quoi celle-ci n'a pas de valeur. On sonne aussi la cloche, présente au moindre sanctuaire, car le dieu est en méditation : si vous ne le sonnez pas, il ne s'aperçoit pas de votre présence.

Remarquez la façon dont Vishnou tient ses armes. Est-ce que ça ne vous rappelle pas quelque chose ? Hanuman enfonçant ses doigt dans l'épouse de Rama !



Mais ici il s'agit d'un signe de menace, car cette figure rappelle une des positions des danses indiennes, codifiées jusqu'au bout des doigts. Il existe une trentaine de figures parfaitement répertoriées, avec des nuances de signification que vous n'imaginerez pas ! Ce signe de menace ne nous est toutefois pas étranger. Ne rappelle-t-il pas les cornes que l'on faisait autrefois à quelqu'un que l'on voulait humilier ? C'est de plus en plus remplacé par le doigt d'honneur, mais ça se fait encore dans le sud de l'Italie. Et ces cornes ne nous ramènent-elles pas au taureau porteur de mort ? Voire au cocu, puisqu'il s'agit de prendre la femme d'un autre, lorsque c'est Hanuman qui présente cette délicate configuration...

Maintenant, observons les symboles que brandit Vishnou : la massue, pour représenter sa puissance sous le forme de la force, et la roue de la vie qui est aussi parfois un disque tranchant, donc également une arme.



On peut les lire aussi bien comme le phallus et une représentation du sexe féminin. En tout cas, Vishnou est assis sur son véhicule, Garouda, l'homme-aigle, dont on voit bien ici dans quelle mesure il lui tient lieu de phallus.

Ce bas relief est le plus ancien que l'on connaisse au Népal. Pour cette raison, il se retrouve sur le billet de 10 roupies.

De l'hindouisme au bouddhisme

Il est un aspect de la religion hindoue dont je n'ai pas encore parlé. Devant chaque temple se tient une colonne sur laquelle est assis un personnage mi-homme, mi-animal avec des variations infinies dans le degré accordé à chacune de ces instances. C'est le véhicule de la divinité. Rat, serpent, paon, aigle, le bestiaire est étendu. Il ne rentre pas dans le temple, trop sacré pour lui. Il attend respectueusement son maître comme le cheval attend son cow-boy à l'entrée du saloon. Or, qu'est-ce qu'un véhicule ?



[Garuda sur sa colonne devant le Temple de Bhaktapur](#)

C'est ce qu'on met entre les jambes et qui, dans les rêves de nos contemporains apparaît sous la forme de vélo, moto, et même auto. La colonne devant les temples nous donne un indice supplémentaire : c'est le phallus. Le véhicule est assis dessus, au cas où on n'aurait pas encore compris. Au Népal (et peut-être en Inde, mais je n'ai pu vérifier de visu), sa position nous donne la caractéristique du phallus : c'est un objet détachable du corps. Il donne à la divinité la puissance de se déplacer, mais il ne rentre pas avec dans un lieu saint. De même que la religion prescrit le renoncement à son usage, sauf à titre procréatif, de même le fidèle reste devant le temple, ou il en fait le tour en passant toujours par la gauche, laissant le lieu saint à sa droite. On a le droit de désirer : la colonne se tient bien droite devant la porte. Mais on se retient d'y entrer. Le fidèle peut venir jusqu'au seuil apporter ses offrandes au prêtre. Il montre ainsi qu'il renonce à quelque chose pour la subsistance du saint homme, mais surtout, au-delà, pour la survie de son âme, pour la fin des réincarnations, la réalisation de ses vœux. Oui, désirer, ça, on peut toujours, et implorer la divinité afin qu'elle réalise ce désir... puis, le hasard fait parfois bien les choses... ou pas. Au seuil du temple, le fidèle est comme le rêveur : il imagine son désir réalisé et pour se faire, il fait des efforts *symboliques* pour que cela soit. D'où la nécessité des sacrifices, buffle au Népal, hostie en occident. Le fils se sacrifie volontairement en respect de la loi de l'interdit de l'inceste. Cette symbolique est plus économique que le sacrifice humain.

Le stupa bouddhiste pousse cette logique jusqu'au bout. C'est un plein, sans cavité aucune. On ne peut y pénétrer. A l'origine, chargé de contenir des reliques des grands sages, il ne contient aujourd'hui plus rien. On en fait le tour en faisant tourner les moulins à prière.



[Stupa de Bodnath à Katmandu](#)



Sur ces moulinets sont gravés les premières paroles de l'enseignement de Bouddha : *om mani padme om*, qui reviennent sans cesse dans les chants tibétains. Cela signifie le lotus comme pureté, car cette fleur pousse dans les marais parfois boueux et

nauséabonds, comme le nirvana sur la nature humaine. Ils sont écrits aussi sur les drapeaux de prière que l'on voit partout flotter au vent. Ceux-ci sont destinés à être délavés par les intempéries. Alors les paroles passent dans l'air et tout le monde les respire. C'est le but : ça fait du bien à tout le monde. Ainsi les drapeaux de prières reproduisent-ils symboliquement le processus qui détache les mots des choses, lui-même symbolisé par le détachement du phallus du corps et de la colonne du temple. La vocalisation « om » qui accompagne la méditation, reproduit le son de la conque de Vishnou, qui s'entend dans toute la vallée et appelle à la prière.



[Conque de Vishnou devant le temple de Bhaktapur](#)

J'avais appris de Lanza del Vasto, disciple français de Gandhi, qu'il fallait entendre « aoum », parcours de la voyelle la plus ouverte à la consonne la plus fermée, condensé de toutes les paroles et de toutes les significations qui s'étiolent dans la castration et la mort. Mais cette dernière remarque est de moi. Ce processus de parole se retrouve dans les églises chrétiennes dans la consécration de l'hostie, qui devient, chez les catholiques, le corps réel du christ, chez les protestants, son symbole. Dans les deux cas, c'est la parole de l'officiant qui consacre à l'objet sa valeur dans un rappel atténué du repas cannibalique et du meurtre du fils. L'hostie elle-même s'efface sous la langue, ne laissant trace que dans l'âme... à l'instar du drapeau de prière.

Avec le temps, de pieuses âmes ont ajouté au stupa une tour à étages, souvent cinq, qui sont les étapes supposées pour parvenir au nirvana. Mais, selon les informateurs et le stupas, ce peut être aussi 12, 13 ou 7. Ainsi, après un passage dans la forme du sein, le temple bouddhiste se retrouve coïncider avec la colonne devant le temple hindouiste. Le regard de l'Eveillé venu l'orner par la suite vient à la fois faire office de surveillant de la bonne conduite des fidèles et de symbole de la conscience absolue qu'apporte le nirvana. Je lis dans ces yeux l'importance du regard en tant que discriminant de la différence des sexes, toujours interprétée au profit du phallus, renvoyant son absence à la seule explication mutilatrice que se donnent les enfants. La sanction pour mauvaise conduite se tient toujours là, sous la forme de l'enfer après la mort, dont les réincarnations sont la version orientale. La tour érigée vient défier l'horizontalité de l'impuissance et de la mort.

Mais, et les églises me direz-vous ? Eh bien, en avez-vous déjà vu une sans clocher ? Cet appendice indispensable, parfois séparé de la nef, vient supporter la voix de la cloche. Point de repère, il s'élève du paysage comme le tintement se discrimine du silence en venant réveiller le fidèle, tandis qu'en orient, c'est le fidèle qui réveille dieu.

J'ai moi-même souvent rêvé d'églises que l'interprétation me dévoilait comme femmes. D'une manière générale, les bâtiments de toute sorte peuvent remplir cet office dans les rêves. Leurs portes et fenêtres sont alors les ouvertures du corps. Les tuyauteries et couloirs en deviennent les viscères dans une fantasmagorie qui doit beaucoup aux imaginations de l'enfance. Le sacré du temple vient signifier l'interdit de l'inceste : là est l'origine, le dieu, c'est-à-dire la mère ou le père. Le clocher, la colonne et le stupa viennent rassurer de ce que s'il y a mère, elle sera toujours phallique. S'il y a désir, il restera interdit devant et on tournera toujours autour.

A Changu Narayan, près de Katmandou, le Garuda, véhicule de Vishnou, n'est pas sur une colonne. C'est que, tout simplement lors d'un tremblement de terre, celle-ci a subi une castration définitive. On n'a pas trouvé le budget qui supporte une nouvelle érection.

Krishna comme Jésus.

Lorsque Vishnou a voulu se réincarner en Krishna, le démon Kamsa l'a su, apprenant du même coup qu'il se réincarnerait pour le tuer. Kamsa régnait en effet en despote sur la contrée de Mathurâ. Comme dans l'histoire d'Œdipe, c'est un oracle, sous la forme d'une voix céleste, qui lui prédit ce destin. Il se trouve que Kamsa est amoureux de sa sœur Devaki. La voix le prévient que c'est le 8^{ème} enfant de Devaki, promise au prince Vasudeva, qui sera l'instrument de cette destinée. Ici, l'inceste est déjà réalisé, du moins en intention, avec un léger déplacement de la mère à la sœur. Le même déplacement se joue dans la version moderne de l'Œdipe, à savoir la saga Star Wars, où le héros, Luke Skywalker, est amoureux de la princesse Leia, dont il ignore qu'elle est sa sœur. Pour calmer la rage de Kamsa, Vasudeva promet de lui livrer tous les enfants à naître. Le couple tient parole, jusqu'au 8^{ème} enfant que Vasudeva cache dans un village voisin chez une autre de ses épouses, qui lui remet une de ses filles en échange. D'abord trompé par le subterfuge, Kamsa apprend la vérité, et fait alors tuer tous les nouveaux nés de la région. Bien entendu, Krishna échappe à cette vindicte. Et nous, nous aurons reconnu sans peine l'histoire du massacre des innocents qui a accompagné la naissance de Jésus, lui aussi incarnation de dieu le père.

Derrière cette nouvelle histoire se profile toujours la même structure de rivalité entre le créateur et la créature, le parent et l'enfant, déjà revisitée par l'histoire de Shiva furieux contre Ganesh, de Vishnou jaloux, et de Hanuman infidèle. En faisant assassiner tous les enfants, Hérode et Kamsa, montrent leur angoisse de se voir détrôné par quelqu'un de la jeune génération. La préoccupation de Laïos, père d'Œdipe, n'était pas moindre. Et l'histoire est la même : il fait assassiner son fils, mais celui-ci en réchappe, et la prophétie se réalise. Tout cela n'est que nouvelles versions du meurtre du fils par le père, dont l'emblème pour les religions du Livre reste le meurtre d'Isaac, finalement accompli en la personne de Jésus. A l'inverse, en Chine, c'est la lutte de Sun Wu Kong contre l'empereur du ciel, dont le singe-enfant capricieux sortira vainqueur. Au sein d'une famille quelconque, ces envies de meurtre sont évidemment impossible à dire en direct. Les mythes donnent une expression à cette haine voilée, mais toujours présente, entre enfant et parent rival de l'autre parent.

L'incarnation du dieu en homme est donc un mythe vieux comme l'homme lui-même. L'esprit du créateur prend la forme d'une créature : ce n'est qu'une représentation de l'identification du père et du fils, de la place du père que veut prendre le fils, de l'angoisse du père à perdre sa place, d'une part auprès de la mère, d'autre part dans la société. Si cette dernière est légitime, la précédente ne l'est pas. La problématique symétrique se joue entre mère et fille, se mélangeant à celle du père avec toutes les nuances possibles et imaginables qui permettent à chaque sujet de se présenter de manière tout à fait particulière dans cette structure universelle.

Krishna comme Ganesh

Krishna enfant joue avec son ballon qui tombe à l'eau. Cette eau est gardée par un serpent terrible à plusieurs têtes. Mais Krishna va le récupérer quand même et doit donc se battre avec le serpent, qui ne savait pas que c'était Krishna. Quand il l'a su, il a fait la paix.



La « salle de bain » du roi de Patan.

Au Népal, des serpents de pierre entourent toujours les bassins de purification royaux. C'est le Naja. Il protège des mauvais esprits. Evidemment, tiens ! C'est comme la

trompe de Ganesh : ça protège de la castration. Un bassin, c'est un trou dans le sol avec un petit robinet en général en forme de gueule de serpent qui amène l'eau. Notez la forme du bassin, avec son ouverture en rétrécissement qui rappelle les yonis déjà évoqués. Nous sommes donc en présence d'une représentation de l'organe sexuel féminin virilisé dans sa proximité avec l'excrétion urinaire. Mettre des serpents autour assure que ceux-ci ne seront jamais coupés de la fontaine. C'est une conjuration qui écrit : le phallus sera toujours là.

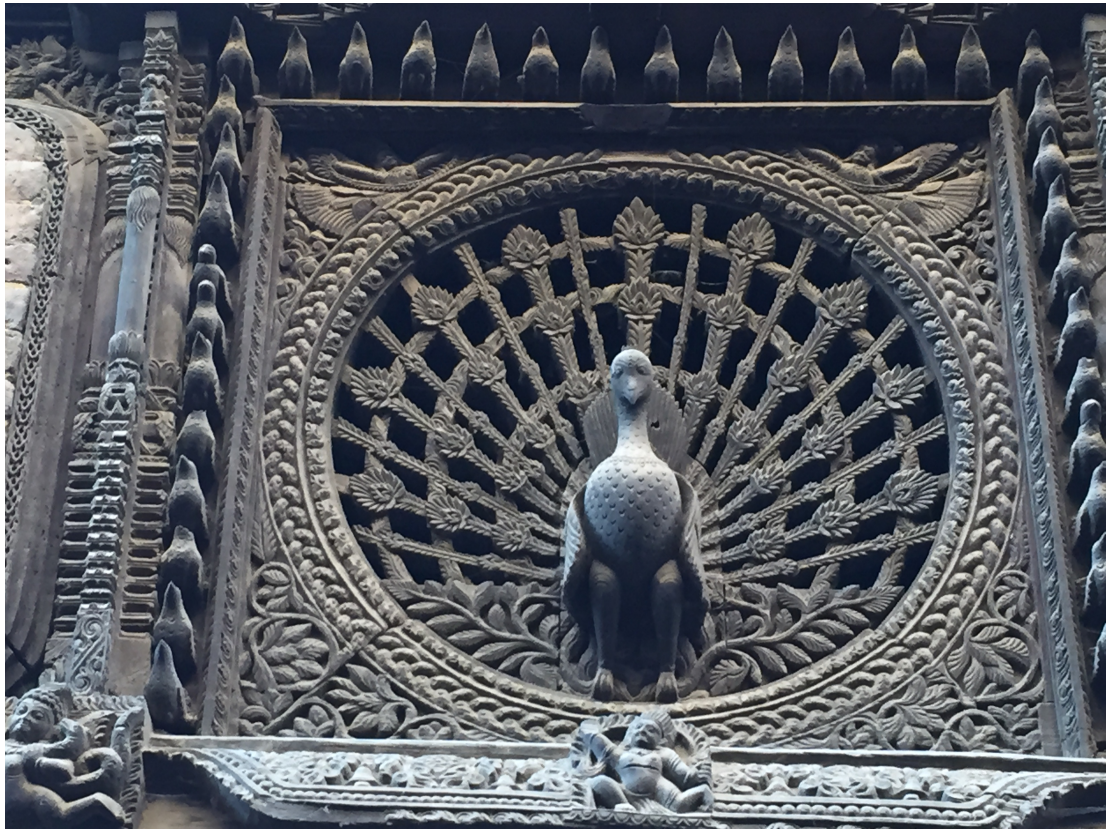
Sur le « robinet » à plusieurs têtes de serpents, on voit le couple royal (à moins que ce ne soit Vishnou et Parvati) transporté par son « véhicule » : une façon d'imager l'éternité par le biais de l'engendrement sexuel.



C'est aussi en cet endroit que l'on amène le roi mourant, ainsi que les membres de sa famille en cet instant crucial, sur cette table de pierre :



Un retour à l'origine, en quelque sorte.



Une des plus célèbre représentation du paon, à Bhaktapur.

Notons que le paon sert de véhicule au frère de Ganesh. Dans ces cas-là, le paon est un tueur de serpent et donc gardien de la sécurité de son maître. On peut l'entendre de deux façons : cette fois, il s'agit du serpent de la réalité, dangereux par son venin, et non la représentation du phallus. Mais il peut s'agir aussi de l'aspect négatif du phallus, en tant qu'il serait source de désirs à éradiquer, du moins selon la morale védique et bouddhique, qui rejoint à peu près celle de toutes les religions. Elles voient du mal dans le mâle, ce qui est une façon, selon moi, de percevoir l'angoisse de castration. Tuer tous ses désirs, notamment sexuels, revient à s'infliger soi-même la castration. L'idée, c'est de garder un contrôle sur ce qui apparaît inévitable, en l'opérant soi-même à la place de l'autre. En d'autres termes, c'est se mettre des bâtons dans les roues et se couper l'herbe sous les pieds, selon nos expressions françaises imagées qui, décryptées, laissent parler l'aspect sexuel de la question : le bâton dans la roue, c'est un acte sexuel à peine voilé, couper l'herbe sous les pieds, c'est la castration démultipliée au nombre de brins d'herbe. Bref, c'est la névrose commune dans toute son efficience. La religion ne fait qu'en socialiser le processus.

Se faire la mère

Krishna ayant échappé au massacre des innocents, Kamsa ne renonce pas. Il lui envoie sa sœur Putana, sous les traits d'une nourrice avenante. Mais son lait est empoisonné ! Krishna, bien que tout bébé, n'est pas dupe : il accepte la tétée mortelle, et boit, boit, boit... jusqu'à vider la nourrice non seulement de tout son lait mais de tout le contenu de son corps.

Je n'ai pas pu photographier le bas-relief qui illustre cette histoire dans la cour intérieure du palais royal de Katmandou. Il était interdit de photographier. On y voyait un enfant tétant une femme réduite à l'état de squelette. Beaucoup plus impressionnant que cette image de substitution trouvée sur internet :



Quoi de mieux pour représenter le fantasme de « se faire sa mère » : prendre possession du sein et le pomper jusqu'à la tuer. De même que le sujet est divisé en de nombreuses tendances contradictoires, de même il se représente les êtres dont il dépend, père et mère, dans un mélange complexe d'amour et de haine. Pour cela, il peut être utile de se représenter la mauvaise mère sous les traits d'une autre. En occident, cette fonction est dévolue à la sorcière ou la mauvaise fée qui vient se pencher sur le berceau pour prononcer des paroles de mauvais augure.

Lakshmi, Déesse de la beauté et de la Fortune

J'ai eu la chance de me trouver dans l'ancienne ville royale de Bhaktapur lors de la fête des lumières. Ce soir là toutes les maisons sont décorées de couleurs (comme les statues le reste de l'année) et de lumières, notamment les seuils.



C'est le moment où l'on refait le mandala qui toujours marque l'entrée de la maison. Un mandala est un dessin abstrait fait à la poudre de couleur rappelant



néanmoins une fleur. Il existe des mandalas complexes exécutés par des artistes, selon quelques modèles canoniques dont personne ne se permettrait de s'éloigner. Mais devant sa maison chacun fait ce qu'il peut avec le modèle floral simpliste.

On a également rangé et nettoyé la maison au mieux. Il s'agit d'attirer Lakshmi. En plus du mandala éclairé la nuit par de petites lampes à huile, certains vont jusqu'à lui dessiner un parcours à l'intérieur de la maison, jusqu'à l'hôtel qui lui est consacré.



Lakshmi est très belle. C'est une bienfaitrice. L'or et les bijoux sont ses symboles. Elle est née du barattage de la mer de lait. Elle s'incarne en femme lorsque Vishnou s'incarne sur terre. C'est l'épouse de Vishnou, elle est la déesse de la beauté, de la fortune et de la prospérité. Elle incarne la force et la puissance du grand dieu. Elle agit pendant que Vishnu sommeille, indifférent et impassible, sur son serpent.



Elle a quatre mains qui représentent la vertu. Des pièces d'or s'écoulent de l'une d'entre elles, tandis qu'elle tient des lotus symboles de pureté avec deux autres. Bienfaitrice, elle distribue ses largesses sans dire pourquoi l'un est favorisé tandis que l'autre est oublié. Elle est la fortune avec tout ce que celle-ci comporte d'aléatoire et d'injuste. Si la Vénus de Botticelli sort d'un coquillage, Lakshmi émerge d'un Lotus, symbole de pureté, mais aussi de sexe féminin. Elle rassemble donc sur son nom la même ambiguïté que le français « fortune », qui s'entend comme richesse aussi bien que « chance, sort, rencontre », dans les expressions : bonne fortune, mauvaise fortune.

Chez nous, elle est représentée sous la forme d'une femme tenant la corne d'abondance. Le plus souvent, cette femme porte un bandeau sur les yeux pour rappeler l'aléatoire de ses largesses. Ou bien, elle se laisse aller au gré du vent, répandant ici l'abondance, là, la misère :



Par sa beauté, elle ne peut que rappeler la Guan yin (觀音) adorée de l'autre côté de l'Himalaya, elle-même rappelant, par sa présentation plus épurée, la vierge Marie de l'occident. Guan Yin, comme la vierge Marie, sont des divinités de miséricorde. Lakshmi est plus versée dans la fortune, mais n'est-ce pas quelque chose d'approchant ?



Par contre, il existe en Chine un dieu de la fortune dont le nom est sans ambiguïté associé à la richesse : Caishenye (財神爺). Il est particulièrement apprécié des commerçants qui le placent volontiers dans leur boutique :



Il rigole en présentant un phylactère disant : « Gagner de l'argent ! » (ou : « je gagne de l'argent », ou : « gagnez de l'argent ! »). En Chinois, il n'y a pas de conjugaison). Il ne s'agit plus d'attendre qu'il vous tombe du ciel !

Au Népal, lors de la fête des lumières, les enfants, par petits groupes de trois ou quatre, vont de maison en maison portant un plateau garni de petites lampes à huile. Parfois ils chantent une chanson. On les écoute et on donne ce qu'on veut, des roupies ou un fruit, ce que font la plupart des marchands sollicités. On ne peut pas dire qu'ils auront



rien fait pour gagner de l'argent !

Nous avons le même rituel en occident n'est-ce pas ? Sauf que chez nous, c'est pour halloween, en conjuration de la mort rendue dérisoire par les déguisements. C'est aussi la Fortune qui frappe à votre porte sous la forme inversée du destin inéluctable.



Une variante de la fête des lumières ?

En croisant le rite occidental avec l'oriental, on se rend compte qu'il rejoint aussi celui de la mise à mort du buffle en conjuration de l'inévitable.

La Kumari

La Kumari est une curiosité de Katmandou et des quelques autres anciennes villes royales. Il s'agit d'une petite fille, entre 5 et 12 ou 13 ans, destinée à représenter la pureté. On l'appelle « la déesse vivante ». Choisie avec soins à l'aide d'une foule de critères extrêmement exigeants, elle vit dans une somptueuse maison près du palais royal, ne fait rien, et attend ses règles qui mettront un terme à son office. Pendant cette période, ses pieds ne doivent pas toucher le sol, sauf à l'étage de sa maison. D'ailleurs elle ne sort qu'en palanquin, pour être montrée lors de processions somptueuses. Aucune goutte de sang ne doit s'échapper de son corps. Si elle se blesse, c'en est fini de son statut de Kumari. L'une d'elle, paraît-il, n'a jamais eu ses règles. Elle est restée Kumari jusqu'à un âge avancé (la quarantaine à ce qu'il me souvient) et c'est en se blessant légèrement en mettant une boucle d'oreille qu'elle a perdu son statut.

Récemment ce dernier a un peu évolué. On autorise la Kumari à recevoir les enseignements d'un précepteur privé, ce qui peut lui être utile lors de sa reconversion à l'état de sujet normal.

On est autorisé à visiter la cour de son palais. Elle se montre parfois à la fenêtre, parée et maquillée comme une princesse. J'ai eu le privilège de l'apercevoir à ce moment. Elle arrive en bondissant, comme n'importe quelle petite fille. On doit se découvrir, on n'a pas le droit de la photographier. Elle promène sur la foule son regard indifférent, puis, au bout de cinq minutes, elle s'éloigne d'un saut. On a vu la Kumari ! On peut acheter sa photo officielle, mais il m'a suffi de la photographier dans son cadre, au mur d'un hôtel de Bhaktapur.



Il me semble que cela rejoint ce que Freud avait commenté sur le nom de « tabou de la virginité ». La virginité est un symbole, encore très en vogue dans pas mal de pays. Elle se perd par l'épanchement de quelque sang. Cela nous rappelle la naissance de Ganesh, créée par sa mère à partir d'une plante. Cela évitait l'acte sexuel et tout versement de sang. Une naissance « pure » est le gage d'un être divin. Par « déesse vivante », j'entends « symbole vivant », ou encore « pure représentation » d'un concept destiné à protéger le peuple, de quoi ? Mais de la castration, qui ferait couler le sang. L'arrivée des règles constitue en effet la confirmation que cet être est une femme, et que sa blessure est issue de la castration. La voilà « incomplète » et vouée à attendre sa complétude de l'autre, censé lui apporter le phallus et l'enfant. Cet autre, lui, n'est pas mieux loti, tant il ressent le besoin de se protéger de la castration qui le menace, par des mythes renvoyant à des naissances sans sexe et des « symboles vivants » de la pureté,



telle la Kumari. Elle joue le même rôle que la trompe de Ganesh, les serpents des bassins royaux, la virginité de Marie, le célibat des prêtres, l'ascèse des sâdhus, bref de tout ce qui permet de dénier la différence des sexes, vécue comme source de troubles, en contradiction avec son étalage manifeste sur front divin, temples et bassins.

Eclatante de beauté au milieu de ses parures, elle est le phallus lui-même.

Dans le moindre village, au Népal, on trouve une balançoire artisanale en bambous. C'est pour le plaisir des enfants, évidemment. Mais chaque habitant doit en faire usage au moins une fois par an, afin que ses pieds ne touchent pas terre et se rappeler par là qu'il n'appartient pas totalement à ce monde. J'ai demandé à mon guide, Mahesh, pourquoi on gardait les plumets au sommet des bambous. Sa réponse m'a laissé pantois : « parce que ça fait joli ».

Le Népal d'aujourd'hui

J'ai été frappé par le considérable état de sous-développement de ce pays. Je ne m'attendais pas à ça. J'avais déjà visité quelques contrées d'Asie, Chine et Thaïlande, et le n'avais jamais rencontré un tel état de délabrement des routes, par exemple. Elles ne sont que successions de trous chaotiques plus violents les uns que les autres, y compris dans certaines rues de la capitale, Katmandou. 6h pour effectuer le trajet Katmandou-Pokhara : 180 kms. Et encore, selon mon guide, cette route n'existe-t-elle que depuis 1975. Avant ce n'était qu'une simple piste. Cette route serpente à flanc de montagne en suivant tous les caprices du relief. Chez nous, nous avons l'habitude, en montagne, de passer d'ouvrages d'art en ouvrage d'art, de pont en tunnel. Au Népal absolument rien de tout cela. Un pont suspendu, très rare, lorsqu'il faut franchir un fleuve.

Le pays commence à s'équiper de passerelles suspendues, uniquement à usage piétonnier, pour relier les deux côtés d'une vallée.



Il y a peu, il n'y avait que quelques tyroliennes, c'est-à-dire une nacelle pour deux suspendue à un câble, où l'on se tracte à la main. Notre guide nous a montré cependant, sur la route de Pokhara, la cabane de départ d'une tyrolienne exceptionnelle toute récente, reliant le sommet d'une montagne à la vallée. Très rudimentaire, sans autre énergie que le contrepoids, et don de la communauté européenne.

Elle est néanmoins vitale pour les paysans de la montagne qui descendent ainsi au marché leurs choux fleurs et carottes. Avant, ils faisaient ça à pieds. Les chemins et escaliers de pierre que nous avons empruntés dans le trek n'étaient rien d'autre que les constructions réalisées à la main par les villageois de la montagne, leur seul lien avec la vallée.

A Katmandou, Patan et les grandes villes, l'électricité est coupée tous les jours à certaines heures régulières. Ce sont des coupures tournant dans les quartiers. Les habitants sont au courant et s'organisent en fonction. Pas assez d'énergie pour tout le monde à la fois. Quant à l'eau, on y a accès que trois heures tous les trois jours. En attendant, ça coule de source, on va l'acheter aux camions citernes qui sillonnent la ville en achevant de défoncer les rues, pas toujours conçues pour supporter un tel poids. Mais la plupart des gens vont la chercher au puits, même en ville ! Il n'y a même pas de poulie pour rendre la tâche un peu moins difficile. Ce sont les femmes qui vont chercher l'eau au puits. Même à Bhaktapur, ancienne ville royale. Je n'ai jamais vu : ni d'homme tirer l'eau, ni de poulie au-dessus du puits, qui aurait rendu un peu moins pénible la tâche de remonter le seau. De même j'ai vu beaucoup de femmes faire la lessive dans une cuvette, sur le seuil de la maison, mais jamais d'homme. Curieux.



Les touristes sont privilégiés. Les hôtels ont des groupes électrogènes et des réservoirs d'eau conséquents.

Dans ces conditions il n'y a évidemment aucun feu rouge aux carrefours. La guérite d'un flic pourvoit, même au croisement de deux 4 voies encombrées. J'ai pas bien compris comment il se débrouillait. Un nouveau boulevard périphérique à 4 voies vient d'être inauguré. Les népalais le doivent à l'aide chinoise. Chaque lampadaire est pourvu de son propre panneau solaire, ce qui se comprend, vu les conditions électriques de la ville.

La notion de chauffage n'existe pas. Celle de fenêtre est précaire. Souvent, il n'y a pas de fenêtre mais seulement des persiennes que l'on ferme pour la nuit. Mais ce sont des persiennes ! Comment font-ils en hiver ? à Katmandou (1350m), la température peut descendre jusqu'à zéro. Dans les villages de montagne où nous nous sommes aventurés, le principe reste le même, quoiqu'on soit à 2100 m. De toute façon, lorsqu'il y a des fenêtres, leur mode de jonction avec le mur attenant préserve le principe de vacuité cher au bouddhisme. On le retrouve très généralement réparti dans le dessous des portes, parfois à 3cm au-dessus du plancher, laissant souffler l'esprit entre portes et fenêtres.

Dans les maisons des villages, même proches de Katmandou, pas d'eau courante, pas de chauffage (ça va de soi) et pas de cheminée, même pour la cuisine, toujours située au dernier étage pour que la fumée puisse s'évacuer par un trou dans le toit

En quoi suis-je concerné ?

C'est bien beau tout ça, mais ce sont mes interprétations de l'aspect religieux, c'est ma considération subjective du Népal. Le moment est venu de l'assumer comme telle, c'est-à-dire comme subjectivité. Sinon, je n'aurais fait que de l'anthropologie. A présent, un peu de psychanalyse. Celle-ci se distingue, non par l'usage d'un vocabulaire spécifique que j'ai en effet déjà employé, mais par l'assomption d'une parole de sujet.

J'y étais, ça m'a plu, un subtil sourire aux lèvres lorsque j'arpentais des marchés débordant de couleurs, sur les étals et sur le sari des femmes. Lorsque je m'en rendais compte, je me disais : tiens, je suis heureux... drôle de sensation. Ça m'a plu aussi lorsque, la sueur perlant sur le front, arque bouté au bâton que je posais sur la marche du dessus, j'affrontai l'Himalaya par ses escaliers de pierre. Douleur aux mollets le soir, et le lendemain matin quand il faut reprendre le chemin. 700m de dénivelé un jour en montant, 1000m le lendemain en descendant.

Et puis des montées et des descentes le même jour... avec la somptueuse vue sur l'Annapurna Sud (7219m) et le Machapuchare, la queue de poisson, baptisée ainsi à cause de la forme de son sommet. Montagne sacrée, demeure de Shiva, elle doit rester vierge de tout grimpeur.





Les porte-clefs des chambres dans les lodges pour trekkers sont des poissons. Les loquets qui calent tant bien que mal les volets sont aussi des poissons. Etrange coïncidence avec ma mythologie personnelle, comme on va le voir bientôt.

Il faut se lever à 6h du matin si on veut voir leurs neiges éternelles dont la pureté n'ose pas nous approcher, se cantonnant prudemment au-delà de 5000m. Dès que le soleil tropical se met à les caresser, elles fument de plaisir, mais leur pudeur alors l'emporte et elles s'enveloppent bientôt dans l'édredon de nuages ainsi créé. Bye bye



jusqu'au lendemain même heure.

Chaque fois que je faisais une descente conséquente, le soir, migraine ophtalmique. Et après une montée ? Rien. Ça m'était aussi arrivé en Chine, il y a dix ans,

lorsque j'avais déboulé un dénivelé de 1500 m dans la région tibétaine du nord, au-dessus du monastère de Labrang. D'autres avaient eu aussi le même malaise, surtout ma fille Aurore, très malade quelques heures. Mal des montagnes ? Différence de pression atmosphérique ? Pourquoi, alors, lorsque, en $\frac{1}{4}$ d'heure, je dévale 1000m à ski, en Suisse, chaque hiver, ça ne me fait rien du tout ?

Etant enfin parvenu à m'endormir après avoir passé la moitié de la nuit à souffrir, plus de la migraine que de la fatigue, j'ai rêvé ceci que j'ai considéré comme une clef de la question. Une clef en forme de poisson :

27/10/2014

J'étais dans ma tour, au 23^{ème} étage, et je regardais la mer, car ma tour était à Montpellier la ville où ont habité mes parents en dernier, non loin de la mer. Je voyais les vagues s'enfler de plus en plus. Je faisais remarquer à mon père que je n'avais jamais vu des vagues aussi grosses. Et puis voilà un vague immense qui arrive. Elle atteint le 22^{ème} étage et je sais que la tour est solide. Nous échappons donc de justesse. Nous ne recevons que quelques embruns. Une fois la vague retirée je descends voir les dégâts, avec mon père. En bas, c'est le chaos. Je remarque surtout des torrents s'écoulant vers la mer, achevant d'évacuer le flot au milieu des voitures renversées, de la plage bouleversée. Que pouvons nous faire? Rien. Et puis j'ai soudain un reflexe salvateur. Je dis à mon père et aux enfants (il semble que Joachim et Gaëtan, mes petits-enfants, courent dans les décombres). "Mais que faites vous? Rentrez vite! Je sais qu'une vague de ce genre peut être suivie d'une autre dans les 5 minutes, et puis peut-être encore une autre. Il faut vite remonter au 23^{ème}". Après, je nous vois encore errant dans la ville dévastée. Quelqu'un me harcèle, comme s'il me demandait quelque chose en me suivant. Comme les gens qui, ici, au Népal, essayent absolument de vous vendre quelque chose.

Evidemment, la vague c'est encore et toujours ma mère. Je le reconnais comme je reconnaitrais ma génitrice si je la rencontrais par hasard au détour d'une rue, 15 ans après sa mort. J'en ai tellement rêvé sous cette forme. Je sais bien que ça représente l'invasion de sa pesante et humide sollicitude. Je me suis dit : qu'est-ce que j'ai à rêver de ma mère en plein Himalaya? Et puis ça m'a rappelé les images du film "2012", ce raz-de-marée si gigantesque qu'il en submergeait l'Himalaya. Je revois cette séquence fantastique où un bonze gardien d'un temple perdu sur un sommet voit arriver ce flot inouï. Il ne peut que sonner la cloche, acte dérisoire, avant de sombrer avec son temple.

C'est à la mesure du gigantesque traumatisme que m'a infligé ma mère. Au point que j'ai peur pour mon père et mes petits enfants. Mes débuts en ce monde ressemblent à la fin du monde. Les temps se mélangent, mes parents sont encore là, alors qu'ils sont morts depuis plus de dix ans, mes petits enfants sont déjà là, qui ne sont jamais allés à Montpellier. Il n'y a, dans mon rêve, que des sujets masculins. Tous les mâles peuvent risquer gros à fréquenter la mer(e), et peut-être bien, les femmes, vu le souvenir dévastateur que la première a laissé.

Ce chaos que je tente de visiter après, oublieux du danger qui ne se rappelle à moi qu'au bout d'un moment... C'est les impressions sensibles de mon jeune âge, à une époque où je ne pouvais pas contrôler celles-ci par des mots. Elles se sont inscrites ainsi, comme un Réel indécodable. Une reconstruction onirique en fait la conséquence du passage maternel. Mais c'était sans doute là avant, quoique ça n'ait pas cessé après. Au fond, c'est bien moi que ma mère a si brutalement déposé sur le rivage, après que les eaux se soient épanchées. Et cette plage, je n'ai pu la trouver que chaotique dès que j'ai

ouvert les yeux. L'ordre n'est venu qu'avec l'apprentissage du langage, qui ne s'est sans doute pas fait sans quelque harcèlement relatif au rangement, notamment celui que l'on désigne sous le nom d'apprentissage de la propreté.

Alors, il y a le changement brutal d'altitude, certes. Mais il y a ce plus. Je n'avais pas rêvé de ma mère ni de raz-de-marée depuis des mois. Je n'ai pas eu de migraine depuis peut-être un an ou deux ans... peut-être plus, je ne sais plus... la vue de l'Himalaya et des bonzes avait sans doute inconsciemment réactivé ces images du film, elles-mêmes gravées bien avant du fait de mon histoire et de ma préhistoire.

Et puis, là-bas, je me sentais complètement isolé. Pas grand-monde à qui parler. Je m'entretenais principalement avec Mahesh qui, très gentil et très cultivé répondait volontiers à mes innombrables questions sur la culture népalaise. J'ai néanmoins raconté tout cela à mes compagnons de voyage, engoncés dans leur doudoune dans le petit matin glacé, au petit déjeuner, et médusé d'un propos si décalé. Quand on n'a pas d'analyste sous la main, l'important, c'est quand même de faire résonner sa voix, enfin qu'au moins moi, je m'entende. Et j'ai choisi de ne plus avoir d'analyste sous la main depuis bien longtemps.

J'ai parlé plus haut de la mort de Putana, qui avait voulu empoisonner Krishna avec son lait. Ma mère a fait un abcès au sein à ma naissance. Affligée d'une forte fièvre, elle n'a pu ni m'allaiter, ni s'occuper de moi de quelque façon. C'est mon cas particulier, mais tout le monde a quelque chose à reprocher à sa mère. Aucune n'a pu être idéale. Tout le monde a des déficiences ici et là. Et quand on est tout petit, les sentiments sont radicaux. On aime à fond ou on déteste au point de vouloir tuer. Ce sont des choses si terribles qu'il vaut mieux n'en faire part à personne et surtout les refouler bien profond afin de n'en même pas faire part à soi-même. On appelle ça l'inconscient. J'avais dit qu'en occident cette fonction était dévolue à la sorcière qui, autrefois, pouvait avoir tout âge, pourvu qu'elle soit femme. Le *Malleus Maleficarum*, traité de démonologie du 15^{ème} siècle, énonce cela dès les premières pages : le problème ce sont les sorcières ; les sorciers, on n'en fait pas cas. C'est dire à quel point la femme fait peur, sous toutes les latitudes et à toutes les époques. De nos jours, la réapparition galopante du voile en fournit le témoignage. On représente toujours la sorcière sous les traits d'une vieille femme au nez crochu et au menton en galoche. Ce n'est qu'une façon d'inverser la beauté magnifique de Putana, dont les textes védiques nous disent que c'est par ce charme qu'elle a pu s'approcher de Krishna enfant. Le mot est dit, dans son ambiguïté : un charme, c'est à la fois ce qui peut toucher la sensibilité esthétique et c'est une parole magique ensorceleuse. Etre sous le charme, c'est être sous hypnose, et devenir capable d'accomplir n'importe quelle folie par amour, versant positif, par contrainte magique, versant négatif.

En fait, les deux figures de Putana que j'ai pu voir représentent ces deux versants : du côté de la sorcière et de la mort, le squelette que je n'ai pu photographier et de l'autre, la belle femme aux dents de vampire. La beauté fascine parce qu'elle voile... la castration. La levée du voile renvoie aussitôt à la vieillesse et à la mort. Pour un enfant, c'est le destin de toute mère de mourir avant lui. Ce peut être une hantise d'autant plus présente qu'il y a eu souhait de mort dans un mouvement d'humeur, lorsque maman a puni pour une quelconque bêtise. Et si le destin amène la mort à frapper à la porte de la mère avant la maturité de l'enfant, c'est une tragédie. J'ai pu en mesurer l'ampleur chez quelques personnes que j'ai eues à entendre. Alors, dans le souvenir, la mère apparaît dans tous les atours de la perfection, laissant encore plus enfouis les griefs inavouables.

Pourquoi est-ce que je ramène tout le temps la castration plutôt que la mort, dont il semble bien plus facile de parler ? D'abord parce que c'est mon expérience personnelle, celle de l'analyse de mes rêves. D'ailleurs ce qui est figuré dans le rêve que je viens de raconter, c'est la crainte de la mort par submersion, mais c'est aussi le fait que je sois assis au sommet de ma tour face à la mer, comme Garuda sur sa colonne à l'entrée du temple. C'est donc aussi la crainte de la castration, sachant que l'idée domine que ma tour est bien ancrée dans le sol... mais il faut quand même que je me rassure en me rappelant cette idée, ce qui me prouve qu'elle n'est pas si évidente, finalement.

Ensuite, tout cela est confirmé par ce que j'entends sur le divan, une fois passé le temps nécessaire aux détours du refoulement.

Enfin, c'est ce que racontent les mythes de tous les peuples pourvu qu'on les analyse comme des rêves, ou selon la méthode structurale de Lévi-Strauss, c'est-à-dire en les comparant les uns aux autres, comme je viens de le faire régulièrement tout au long de cet écrit. Les rapports de contiguïté, de similarité et d'inversion finissent par livrer la clef. Qu'on se rappelle la lutte du créateur et de la créature, se terminant, ici par le mort du père, là, par celle du fils. Qu'on se souvienne des alignements de Lingam-yoni faisant face au lieu d'incinération des morts. La génération défie la mort et le yoni a toujours son lingam : façon de dire : non, la femme n'est pas castrée, de même que la mort n'est pas la fin de tout. La vie éternelle ou la fin du cycle des réincarnations, voilà une façon radicale de contourner le processus de la reproduction sexuée, qui suppose à la fois la différence sexuelle et la mort.

Mort et sexe féminin sont les deux entités qui n'ont pas de représentation. Après la mort, on ne sait pas, alors on peut inventer tout et n'importe quoi, ce dont les religions ne se privent pas. Après le phallus, on ne sait pas non plus ce qu'il peut y avoir entre les jambes des femmes. Du moins est-ce ainsi que cela s'inscrit dans la mémoire des enfants. Les informations anatomiques qu'on leur octroie par la suite ne font qu'enfouir cette explication précoce. De même, le néant de la mort reste enfoui sous les histoires que racontent les religions. Il se trouve que celles-ci s'occupent toujours, et des morts, et des mariages, et des naissances.

Pour résister aux assauts de la mer, j'ai moi aussi trouvé refuge sur une colonne : c'est la tour où j'habite... euh...



Le signe « aoum » ou « om », écrit comme un 3 (avec une queue), ce qui signifie bien la trinité orientale : Brahma, Vishnou, Shiva, en réplique bien antérieure de la trinité occidentale chrétienne. S'il s'inscrit dans une étoile à Six branches, ce n'est pas en prémonition des sages de Sion, mais parce qu'il est au centre de la Connaissance, qu'elle symbolise.

22/11/2014
Revu et augmenté le 18/12/2014